

Simone Veil

« Je me sens très Niçoise, en souvenir d'une enfant insolente et souriante »

Lui parler de Nice, c'est forcément lui parler du jour où elle n'a plus vu Nice. Le 13 avril 1944. Départ pour Auschwitz. Simone, pas encore Veil, à 16 ans, n'est plus que cinq chiffres bleutés, 78651, tatoués sur son bras. Elle reviendra, un peu plus d'un an après, amputée d'une part d'elle-même. La vie de sa mère s'est envolée, à Bergen-Belsen, son père et son frère sont tombés dans un autre camp, elle n'a jamais su où : « au retour, avec ma sœur, nous n'avions rien, ce qui s'appelle rien. Mes vêtements étaient bons à brûler. On m'a donné ceux de ma cousine. Un oncle et une tante nous ont hébergés à Paris. »

Elle a fait carrière, politique, sans jamais oublier la Côte d'Azur de ses souvenirs, le temps où elle était « une enfant insolente et souriante ». Elle est longtemps venue chez Marcel Bleustein-Blanchet, lion de la pub, aux Issambres. Elle doit son paradis de Beauvallon, où elle nous accueille, un privilège, à André Rousselet, mythique créateur de Canal+. Ami de bientôt cinquante ans, quand il était sous-préfet d'Issoudun, et André, mari de Simone, en stage de l'ENA, à la préfecture de Châteauroux : « il m'a dit qu'une maison était à vendre, près de la sienne. Nous l'avons agrandie. Nous venons depuis 1984. »

Nice, ville natale, parce que son père, architecte parisien, s'est rué vers l'or de la construction, avant guerre : « je me sens très Niçoise. Plus je vieillis, plus le passé m'est très présent. Je suis toujours revenue, avant, pour ma meilleure amie d'enfance. L'an dernier, avec mon autre sœur. C'était la première fois, pour elle. Nous avons pris un hôtel près du Vieux-Nice. Nous avions envie de nous promener. » L'avenue Clemenceau du premier appartement. La rue Clavier du deuxième, « moche, sans confort », quand l'argent a commencé à manquer, mais pas la tendresse. Un Nice oublié, que Simone Veil ressuscite : « c'était près de l'église russe, avec un jardin en dessous, un horticulteur en face. Il suffisait de marcher jusqu'aux Beaumettes, pour trouver un petit bois de mimosas, de violettes, avec des oliviers. J'aimais cette présence de la nature dans la ville. »

Avec sa sœur, elles ont retrouvé l'arrière-pays des balades quand Simone était scout, et le lycée Calmette, décor de ses études, du jardin

d'enfants à la philo : « on connaissait tous les profs, tous les surveillants ». Un jour des années déjà grises, M^{me} Duverger, la directrice, la convoque (« ma présence n'était plus souhaitable »), précise : « pour votre sécurité, ma petite, j'agis ainsi pour votre sécurité ». Jacob, son nom de famille, juif, pourrait attirer l'attention de la Gestapo du sinistre Aloïs Brunner. Entre le courage et la lâcheté, la directrice n'a pas choisi. Simone ne veut pas manquer le bac, s'organise, avec les camarades, les professeurs. Jusqu'au dimanche où une patrouille l'arrête dans une rue de Nice. Dénonciation. De qui ? Elle ne le saura jamais.



par Alain LAVILLE

75 ans, depuis le 13 juillet. Les années n'ont pas usé cette beauté, ce charme, auxquels Simone Veil doit la vie : « sur ma bonne mine,

brune, venue du soleil, la polonaise, déportée et chef de camp m'a prise en pitié : "Tu es trop jeune et trop jolie pour mourir ici". Elle m'a envoyé dans un petit commando à Bobreck. Je n'allais pas abandonner ma mère et ma sœur. Elles ont suivi. » Sa mère, « la personne la plus importante de ma vie, qui m'a tout appris, m'a tout donné ». Simone Veil a sans doute voulu encore plus réussir sa vie, réussir dans la vie, pour venger la mémoire de cette femme que le bonheur avait toujours fui. Pour sa sœur aussi, avec qui elle a vécu une

relation quasi-fusionnelle, et qui rescapée des camps, est partie d'un accident de la route, en 1952. Ce fut comme si Simone perdait sa mère à nouveau.

On rit pourtant, parce que la vie l'emporte toujours, dans la maison de Beauvallon. André Veil s'attaque avec humour à ses mots croisés, au bord de la piscine. Cinquante-six ans de mariage. Un cas, Simone le reconnaît. Elle l'a épousé vite, huit mois après leur rencontre : « j'avais besoin de reconstruire ». Trois garçons, dont elle est très proche : « nous avons douze petits-enfants, sept filles, cinq garçons, un arrière-petit-fils. J'ai l'intention de réunir tout le monde le 18, enfin presque ! » Elle n'a qu'un regret face à la mort inéluctable : « je ne verrai pas ce qu'ils vont devenir. J'aimerais tant savoir ce qu'ils seront ».

Elle obtient la légalisation de l'avortement en 1974

Toujours ce souci de l'autre, qui, tant pis pour son humilité, l'a faite entrer dans l'Histoire. Quand, ministre de la Santé, elle a obtenu en 1974, la légalisation de l'avortement. Ses opposants n'hésitaient pas à l'insulter, la faire pleurer : « ça a été terrible, mais je me suis battue. J'y croyais parce que c'était un texte de société essentiel, pas un texte politique. Nous avons mis fin à une épouvantable injustice pour les femmes. » Après, on a un peu moins entendu parler d'elle : « je ne pensais jamais revenir en 1993, dans le gouvernement Balladur. La vie politique est très lourde, très difficile, mais j'ai toujours conservé un grand contact personnel avec les Français. Je le vois au courrier ». Elle poursuit avec le Conseil constitutionnel, corps de neuf membres dont beaucoup ignorent l'utilité : « nous veillons à la conformité des lois avec la constitu-

tion. Si la loi sur l'amnistie n'avait pas été votée sans recours, vous ne verriez pas aujourd'hui. J'aurais dû remonter à Paris. Nous devons nous prononcer sur des recours pour celles sur la sécurité et sur la justice avant fin septembre ».

Elle préside la Fondation pour la mémoire de la Shoah : « c'est une immense responsabilité ». Elle préfère travail de mémoire à devoir de mémoire : « la mémoire ne doit pas être un devoir, puisqu'elle existe ». Elle met l'accent sur l'Europe pour que toutes les générations prennent conscience de son caractère essentiel : « c'est sans doute très lié à la déportation, une forme d'exorcisme. J'ai mis toutes mes forces au service de la réconciliation avec le peuple allemand, dès les années cinquante. Cela ne signifie pas l'oubli. Nous avons une chance pour l'avenir, qu'il ne faut pas galvauder ».

Paroles d'une femme qui, malgré la tentation, n'a jamais publié souvenirs, ou réflexions. Elle sait pourtant trouver les mots : « j'ai été élevée dans la mémoire de la guerre de 14, que mon père a faite, de sa barbarie. Enfant, j'avais la hantise d'une nouvelle guerre entre Français et Allemands. On en parlait à la maison ». Elle sait raconter ceux qui l'ont le plus impressionnée : « Sadate, un prophète, et Mandela, un juste, un sage ». Elle sait dire que son enfance a été à la fois le plus grand bonheur et la pire des tragédies, constate que ces années représentent « peu de temps dans une vie, par rapport à la place qu'elles tiennent », et que pas un jour ne passe, à Beauvallon, ou ailleurs, sans qu'elle ne pense à sa mère.

Elle croit plus en l'homme qu'en Dieu, malgré tout, et quand elle s'attarde dans le jardin, à l'exceptionnelle vue, il suffit d'un papillon sur une fleur rose pour que son beau sourire s'illumine.



Simone Veil a lu notamment, cet été, à Beauvallon, *Comme un veilleur attend la paix*, d'Emile Schoufani, curé de Nazareth, et *Le Cri de la gargouille* de Dominique de Villepin, tous deux chez Albin Michel. (Photos Patrick Bar)